

Sicilian ghost story

un film de Fabio Grassadonia et Antonio Piazza

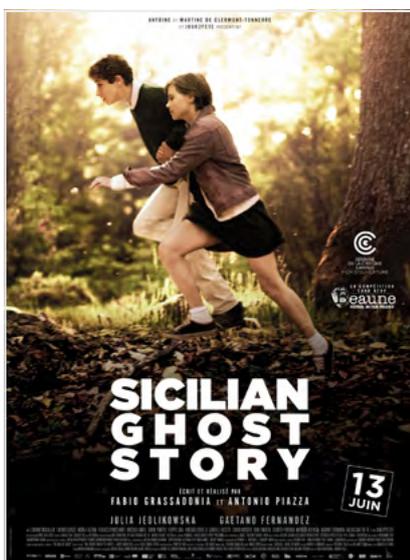
Dossier pédagogique



zéro de
conduite
.net



Comment mettre en scène un fait divers aussi terrible que l'enlèvement, la séquestration et l'assassinat par la mafia sicilienne du jeune Giuseppe Di Matteo, fils d'un repenti collaborant avec la justice ? Les cinéastes palermitains Fabio Grassadonia et Antonio Piazza, déjà remarqués pour **Salvo**, choisissent dans **Sicilian ghost story** la voie de l'imaginaire : à travers l'histoire de Luna, la jeune amoureuse de Giuseppe, ils offrent une transfiguration fantastique du fait divers. Entre conte et fantastique, dans une Sicile que l'on n'a jamais vu filmée ainsi, **Sicilian ghost story** est portée par l'énergie vibrante de son héroïne et une mise en scène inspirée.



Sicilian ghost story

Un film de Fabio Grassadonia et Antonio Piazza
Italie, 2017
Genre : Drame
Durée : 117 min

L'histoire

Dans un village sicilien aux confins d'une forêt, Giuseppe, 13 ans, disparaît. Luna, une camarade de classe, refuse la disparition du garçon dont elle est amoureuse et tente de rompre la loi du silence. Pour le retrouver, au risque de sa propre vie, elle tente de rejoindre le monde obscur où son ami est emprisonné et auquel le lac offre une mystérieuse voie d'accès. *Sicilian ghost story* revisite le mythe de Roméo et Juliette dans le monde impitoyable de la mafia.

Au cinéma le 13 juin

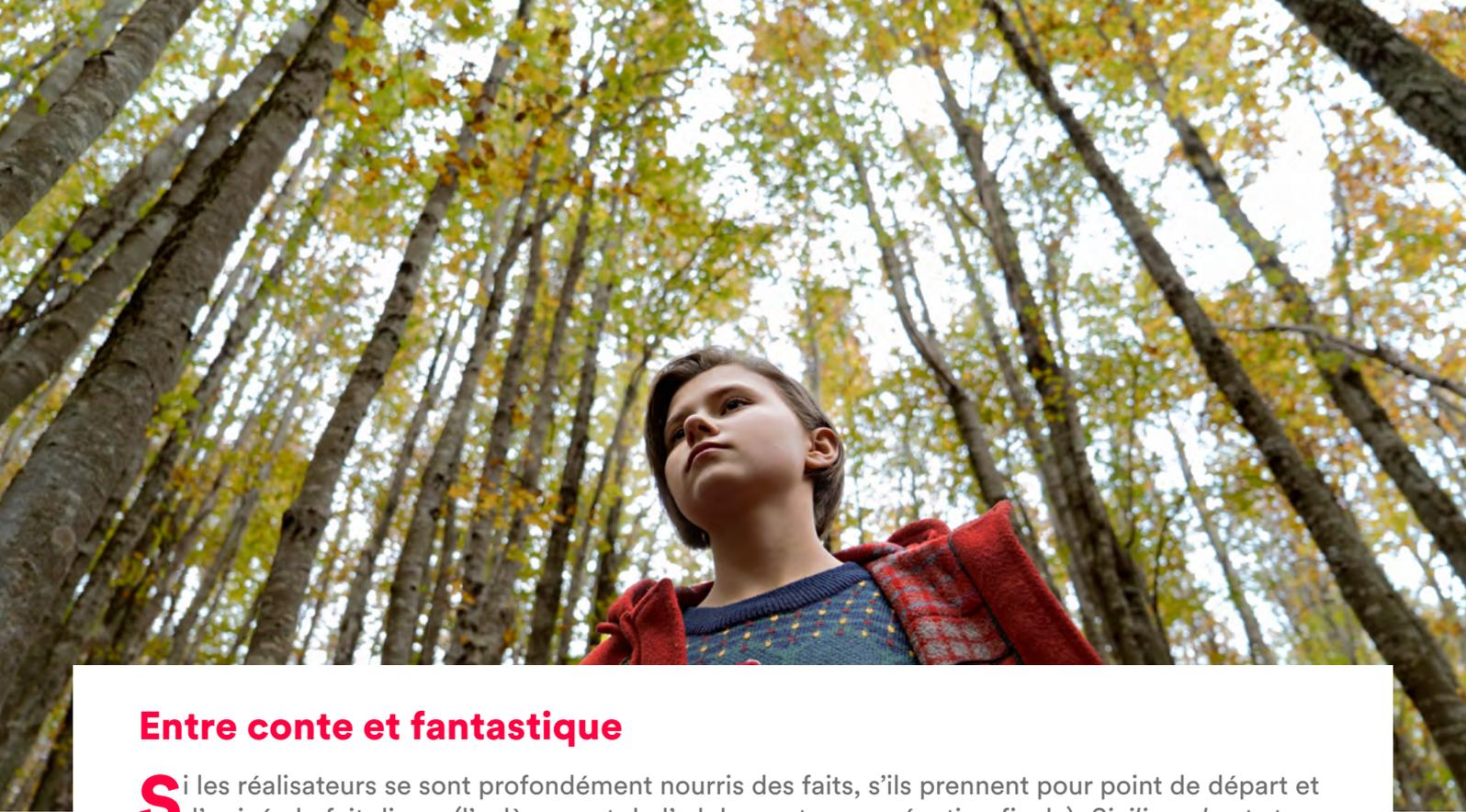
Un fait divers transfiguré

Le 23 novembre 1993, le jeune Giuseppe Di Matteo, douze ans, est enlevé par des hommes déguisés en policiers, qui lui font croire qu'ils l'emmènent voir son père, le repenti Santino Di Matteo. L'objectif de Giovanni Brusca, le « boss » de la mafia qui a organisé cet enlèvement (et l'un des principaux suspects dans l'attentat contre le juge Falcone), est de faire pression sur Di Matteo : il espère que celui-ci interrompra sa collaboration avec la police pour sauver son fils. Il n'en sera hélas rien, Giuseppe restera 779 jours et nuits entre les mains de ses ravisseurs, régulièrement déplacé d'une cachette à l'autre pour ne pas éveiller l'attention. La nuit du 11 janvier 1996, les mafieux étranglent l'adolescent et dissolvent son corps dans de l'acide, à 20 kilomètres à peine de son village natal.

Ce fait divers sordide, à la fois par l'âge de la victime et la durée de son calvaire, a profondément marqué les réalisateurs palermitains Fabio Grassadonia et Antonio Piazza. Déjà auteurs d'un premier long-métrage sur la mafia (*Salvo*, primé à la Semaine de la Critique en 2013), les cinéastes étaient hantés par le fantôme de Giuseppe Di Matteo. Mais comment porter à l'écran une histoire aussi atroce ? Le déclic est venu de la lecture du récit *Un cavaliere bianco* de Marco Mancassola (tiré du recueil *Non saremo confusi per sempre*, Giulio Einaudi Editore), qui leur a donné le point de départ du film : proposer non pas l'impossible reconstitution réaliste du fait divers, mais une transfiguration fictionnelle de l'histoire de Giuseppe Di Matteo, une « histoire de fantômes siciliens ».

Sommaire du dossier

- Introduction thématique p. 3
- Entretien avec Clotilde Champeyrache p. 6
- Activités pédagogiques italien p. 10
- Organiser une séance scolaire p. 11



Entre conte et fantastique

Si les réalisateurs se sont profondément nourris des faits, s'ils prennent pour point de départ et d'arrivée le fait divers (l'enlèvement de l'adolescent, son exécution finale), *Sicilian ghost story* part sur un chemin de traverse, opposant à la terrible réalité une alternative fictionnelle. Le héros du film n'est pas l'adolescent victime du rapt, mais le personnage fictif de Luna, une camarade de Giuseppe avec qui il a noué une idylle juste avant son enlèvement. Confrontée au silence des adultes, Luna va se battre pour sauver son amoureux ; mais ce combat sans issue ne trouvera sa résolution que dans l'imaginaire. Celui-ci est une manière d'appréhender la réalité et la rendre supportable : l'histoire de Giuseppe, maintenu dans les limbes pendant 779 jours, peut rappeler les histoires de fantômes. Quant à la violence de la mafia exercée sur un enfant, elle renvoie aux terreurs enfantines exploitées par les contes. *Sicilian ghost story* tient de ces deux genres littéraires et cinématographiques. Du côté du fantastique ces présences qui semblent observer Luna, ces apparitions de spectres, ces lieux à la lisière entre rêve et réalité... Du côté du conte, l'univers fantasmatique de la forêt, la présence symbolique et discrètement surnaturelle des animaux, les personnages archétypaux (la mère-marâtre de Luna, les geôliers-ogres de Giuseppe)... Fabio Grassadonia et Antonio Piazza utilisent tous les moyens que leur offre le cinéma pour mettre en scène cette distorsion de la réalité : utilisation du grand angle qui déforme les décors, jeu sur la profondeur de champ, mouvements de caméra...

La Sicile, côté ombre

Placé sous les auspices d'une phrase de l'écrivain sicilien Leonardo Sciascia ("La Sicile est toute entière une dimension fantastique et l'on ne peut y vivre sans imagination."), le film nous montre une autre Sicile, bien différente de la carte postale qui attire les touristes du monde entier (et que l'on ne retrouvera que dans la dernière séquence, tournée sur le célèbre site antique de Sélinonte).

«Nous sommes tous deux palermitains et cette histoire hante nos consciences. Giuseppe est un fantôme qui ravive une douleur commune, face à l'abomination qu'il a subie, mais aussi une colère éprouvée contre ce monde qui a permis cette abomination. » Fabio Grassadonia et Antonio Piazza

Non pas la Sicile écrasée de soleil et battue par les flots méditerranéens, mais une terre forestière, brumeuse et mystérieuse. Les cinéastes et leur chef-opérateur Luca Bigazzi ont ainsi troqué les couleurs chaudes et saturées de *Salvo*, leur précédent film, pour une palette aux tons beaucoup plus froids. Tourné en cinémascope dans le parc naturel des Nebrodi, unique grand massif forestier de l'île (qui par ses particularismes s'apparente pour certains à une « île dans l'île »), le film est remarquable par son travail sur les décors : bois aux arbres centenaires, lac à la tranquillité trompeuse, vues nocturnes de la petite cité de Troina, architectures labyrinthiques des maisons de Luna ou Giuseppe. Commenant dans les profondeurs (avant de remonter à la surface d'une fontaine, découvrant un Giuseppe encore intact) et manquant de s'y terminer (dans l'avant-dernière séquence), le film est attiré vers la nuit (à laquelle Luna, par son nom, semble prédestinée), la pénombre, les sous-sols (comme ceux où Giuseppe passera l'essentiel de sa captivité).

Un silence assourdissant

Ce travail sur le caché, l'enfoui, le refoulé, porte un propos fort sur le rapport des Siciliens aux crimes de la mafia. Le message que Luna distribue aux passants (« Giuseppe non c'è, et tu che fai ? » : « Giuseppe a disparu et toi, que fais-tu ? ») semble adressé par le film à la communauté toute entière. Après avoir mis en scène une aveugle dans *Salvo*, les cinéastes continuent à filer la métaphore. Le film montre le poids écrasant de l'omerta, cette loi du silence profondément ancrée dans la société sicilienne : ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire.

Pendant tout le film, la jeune fille se heurte aux non-dits et aux faux-semblants (« Giuseppe est malade »), de ses parents, de ses camarades, de ses professeurs, des passants, de la police : comme si tout le monde savait mais que personne n'osait rien dire, comme s'il n'y avait rien à faire qu'oublier et passer à autre chose. Une des séquences les plus fortes du film matérialise l'effacement définitif de l'adolescent, lorsqu'un camarade décide de s'approprier le pupitre laissé vide par Giuseppe. Elle montre aussi le retournement pervers qui finit par rejeter l'opprobre sur la victime (il est le fils de « l'infâme », celui qui a parlé) et sur celle par qui le scandale arrive (« Luna la folle », comme l'appelle un de ses camarades).

Ce silence littéralement assourdissant, les cinéastes lui donnent une traduction cinématographique : le film est remarquable par son traitement de la matière sonore (souffle, réverbérations, utilisation des graves), qui participe d'une ambiance de plus en plus étouffante et angoissante.





Entre Juliette et Antigone

En vieillissant légèrement le personnage de Giuseppe (qui n'avait en réalité que douze ans au moment du rapt), en inventant le personnage de Luna et leur amour, les cinéastes ancrent leurs personnages et le film dans la période de l'adolescence. C'est un choix très riche sur le plan dramatique et symbolique : en quittant l'univers de l'enfance, Luna éprouve à la fois l'absolu du sentiment amoureux et la violence du monde adulte. Le personnage tient tout autant de Juliette, la grande amoureuse romantique, prête à rejoindre son amant y compris dans la mort, que d'Antigone, la conscience morale inflexible qui met sa propre vie en balance pour donner une sépulture à son frère.

Tendu tout entier par cette énergie butée, incarnée par la jeune actrice Julia Jedlikowska, le film peut être lu comme une radiographie des tourments de l'adolescence : la relation conflictuelle avec les parents (notamment la mère de Luna), le rejet de l'institution scolaire, le réconfort trouvé dans l'amitié (la relation avec Loredana) et l'expression artistique (les dessins dont Luna noircit les murs de sa chambre), les transformations physiques comme symptômes d'un désarroi (Luna se teindra en bleu, se rase les cheveux...), la mise en danger de soi jusqu'aux tentatives de suicide. Mais la « crise » de Luna est porteuse d'une vérité, d'une accusation adressée à l'ensemble de la société adulte. À cet égard, l'épilogue de ce film très riche est profondément ambigu : sur une plage ensoleillée, à l'autre bout de la Sicile, Luna semble s'ouvrir à nouveau à la vie. La victoire symbolique de Giuseppe (dont le spectre a sauvé Luna) peut se lire également comme une ultime trahison.

« Cette histoire bascule continuellement entre deux niveaux : celui de la réalité, la vérité anthropologique et historique des faits, et celui du fantastique qui, dans la relation obstinée entre les deux protagonistes, dévoile la possibilité du miracle de l'amour qui transcende la mort et sauve leur humanité. »

Fabio Grassadonia et Antonio Piazza



Entretien avec Clotilde Champeyrache, économiste et spécialiste des mafias

Clotilde Champeyrache est économiste, spécialiste des mafias. Maîtresse de conférences à l'Université Paris VIII, elle enseigne également au Conservatoire National des Arts et Métiers. Parmi ses publications : *Quand la mafia se légalise. Pour une approche institutionnaliste* (CNRS éditions, 2016) ; *Sociétés du crime. Un tour du monde des mafias* (CNRS éditions, 2011).

Propos recueillis par Philippine Le Bret

Sicilian Ghost Story a pour point de départ l'enlèvement d'un enfant par la mafia sicilienne en 1993. Pourriez-vous nous raconter ce qui est arrivé au vrai Giuseppe Di Matteo ?

Giuseppe Di Matteo était le fils d'un mafieux, Santino di Matteo, qui appartenait au clan des Corléonais, un clan en pleine ascension en Sicile. En juin 1993, Santino di Matteo est arrêté par la police, et inculpé pour une dizaine d'homicides ainsi que pour sa participation à l'assassinat du juge Falcone. Très rapidement, il décide de collaborer avec la police pour alléger sa peine, devenant ce qu'on appelle un « repenti ».

L'enlèvement de son fils, le 23 novembre 1993, vise donc à le faire taire. Giuseppe Di Matteo, qui est alors âgé de 11 ans, est enlevé par des mafieux déguisés en policiers, qui lui promettent de l'emmener voir son père, qu'il n'a pas vu depuis longtemps. L'enfant suit ces faux policiers, sans se méfier. Il sera séquestré pendant 779 jours (plus de deux ans !), et tué le 11 janvier 1996, étranglé par ses geôliers. Son corps fut ensuite dissous dans l'acide.

La mafia sicilienne était-elle coutumière de ces enlèvements et meurtres d'enfants ?

De manière générale, la mafia sicilienne n'a jamais trop eu recours aux séquestrations, qui demandent une certaine organisation logistique. Et même en Calabre, où elles sont plus fréquentes, elles visent plutôt à obtenir une rançon qu'à punir un mafieux repent.

Quant au ciblage des enfants par la mafia, il est très rare. En 1948, un jeune berger de 13 ans, témoin d'un meurtre mafieux, a été éliminé par un médecin appartenant à la mafia. Mais cette histoire et celle de Giuseppe di Matteo sont des exceptions.

À l'époque, une large partie de la population considérait Giuseppe di Matteo comme « le fils de l'infâme ».

Quel impact le meurtre de Giuseppe Di Matteo a-t-il eu, à l'époque, sur l'opinion publique italienne ?

Je n'ai pas trouvé de trace d'une émotion particulière dans la population sicilienne. Il faut savoir qu'à l'époque, une large partie de la population considérait Giuseppe Di Matteo comme « le fils de l'infâme » - l'infâme étant, dans le vocabulaire mafieux, un terme utilisé pour décrire celui qui parle à la police.





Sicilian Ghost Story met en scène l'inertie des habitants du village, qui ne s'émeuvent pas outre mesure de la disparition de Giuseppe. Cette attitude témoigne-t-elle, selon vous, d'une peur de la mafia ou d'un accommodement à sa présence ?

On le voit en effet bien dans le film : la population préfère se taire, de peur de déplaire à la mafia qui contrôle très largement le territoire et les mentalités. La mère de Giuseppe elle-même hésite à aller déclarer la disparition de son fils à la police. En cela *Sicilian Ghost Story* illustre bien la culture de l'omerta qui prédomine dans ces régions. Un proverbe sicilien le dit d'ailleurs très clairement : « celui qui parle peu vit cent ans »... Dans le film, seule Luna refuse de se soumettre à cette loi du silence. C'est cela qui rend son personnage si fort.

Comment expliquer cette emprise locale de la mafia ?

Il faut pour cela revenir aux origines de la mafia sicilienne, au 19^e siècle. Dès le départ, la mafia s'est construite à proximité du champ légal : les mafieux ont toujours été insérés dans la société civile. Cette proximité avec le champ légal est d'ailleurs une caractéristique propre à toutes les mafias, qu'elles soient japonaises, chinoises ou italiennes.

Au 19^e siècle, quand la mafia s'établit, les mafieux exercent donc des métiers d'intermédiation ou de surveillance : ils gardent les champs, résolvent les disputes entre voisins, font office de médiateur. Or quand vous êtes celui qui protège ou qui juge, vous devenez vite une référence. De plus, les gens que vous aidez (notamment dans le cas de différends de voisinage) ont une dette de gratitude envers vous.

La mafia a donc rapidement construit une grande légitimité territoriale...

Et cette légitimité a peu à peu été reconnue par les institutions. Lors du débarquement allié en Sicile par exemple, en 1943, on expliquait aux

soldats américains qu'ils devaient prendre contact avec les chefs mafieux pour avoir les meilleurs renseignements sur le terrain.

Auprès des populations locales aussi, la mafia alterne sans cesse entre menace et légitimité. Si aujourd'hui à Palerme 80% des commerçants payent le *pizzo* (l'impôt illégal prélevé par la mafia, une forme de racket), c'est autant parce qu'ils ont peur d'éventuelles mesures de rétorsion que parce qu'ils savent que ceux qui payent sont protégés par la mafia.

Cette légitimité de la mafia naît enfin de la faillite de l'État italien. Sur le plan économique notamment, la mafia crée des emplois dans des territoires extrêmement fragiles, où les habitants ont l'impression d'être abandonnés par l'État.

Dans le film, seule Luna refuse de se soumettre à la loi du silence. C'est cela qui rend son personnage si fort.

L'enlèvement et le meurtre de Giuseppe Di Matteo ont lieu au début des années 90. Comment expliquer cette survenue d'une violence aussi extrême ?

Dans l'histoire de la mafia, les phases de grande violence correspondent à des périodes de reconfiguration des pouvoirs entre les clans. Des années 1980 à la fin des années 1990, deux factions mafieuses s'affrontent en Sicile pour le contrôle du territoire et du trafic de drogue : les Corleonais,

clan auquel appartenait le père de Giuseppe Di Matteo, et les Palermitains. L'État et la justice italiens s'attaquent par ailleurs plus frontalement au phénomène mafieux. La violence atteint des niveaux jusqu'alors inconnus, avec notamment les assassinats des juges Falcone et Borsellino.

Cette phase de violence se termine à la fin des années 1990. La mafia sicilienne rentre alors dans une stratégie de dissimulation, investissant intensivement dans l'économie légale et illégale.

Quelle est la puissance de la mafia aujourd'hui ?

En Sicile aujourd'hui, la mafia est très présente, très puissante, mais moins visible. Beaucoup d'Italiens ont donc le sentiment qu'elle est moins dangereuse, ce qui est une illusion.

Bien sûr, la violence directe a beaucoup reculé, car l'intimidation suffit. Mais économiquement et socialement, la mafia représente un vrai danger. L'économie, quand elle est contrôlée par des mafieux, n'est pas performante : il y a des fuites d'argent, du racket, et de l'autocensure de la part d'entrepreneurs qui préfèrent limiter la croissance de leur entreprise plutôt que d'attirer l'attention. Les acteurs honnêtes préfèrent, eux, partir ailleurs pour développer leurs business. On assiste donc à une stérilisation de l'économie dans les territoires contrôlés par la mafia. Sur le plan social, la relative bienveillance envers la mafia pose question : quand vous voyez que le mafieux s'en sort beaucoup mieux que vous, votre rapport à la légalité va très probablement être modifié. Enfin, au niveau politique, la mafia est fortement intriquée avec le pouvoir local. Elle pratique ce qu'on appelle le « vote d'échange », demandant à ceux qui lui sont tributaires de voter pour un candidat qui, une fois élu, lui renvoie l'ascenseur en lui faisant des faveurs.

En dehors du système judiciaire, y a-t-il des gens qui luttent contre ce pouvoir de la mafia ?

Un matin de 2004, tout Palerme a découvert dans les rues des petites affichettes sur lesquelles on pouvait lire : « un peuple entier qui paye le *pizzo* est un peuple sans dignité ». Ces messages ont provoqué un grand émoi dans la ville. C'est en fait un groupe d'étudiants qui était à l'origine de cette action spectaculaire : arrivés en fin d'études, ils refusaient d'être soumis au *pizzo* une fois insérés sur le marché du travail.

Laur association, nommée *Addiopizzo*, existe toujours. Elle fédère un réseau de commerçants qui ne payent plus l'impôt de la mafia. La mafia, dont la stratégie est de se rendre presque invisible, laisse faire. Une manière pour elle de dire : « si on existait

vraiment, la vie de ces gens qui refusent notre racket ne serait pas si paisible. »

La clarification récente de la position de l'Église catholique est-elle également un pas important dans la lutte contre la mafia ?

Les grands discours du pape François sur la mafia ont en effet changé la donne. Pendant longtemps, les relations entre l'Église et la mafia ont été plus qu'ambiguës. Dans les villages du sud de l'Italie par exemple, de nombreuses processions religieuses s'arrêtaient devant les maisons mafieuses, une façon de reconnaître et saluer l'importance du chef mafieux sur un territoire. Aujourd'hui, une partie du clergé refuse ces pratiques. Et certains prêtres interdisent les funérailles publiques pour les chefs mafieux.

Les réalisateurs de *Sicilian Ghost Story*, tous deux siciliens, se disent « hantés » par le souvenir de Giuseppe Di Matteo. Quelle mémoire l'Italie d'aujourd'hui a-t-elle des crimes de la mafia ?

L'Italie commémore tous les ans les assassinats des juges Falcone et Borsellino, et plusieurs

associations, dont la plus connue *Libera*, se rendent dans les écoles pour raconter aux élèves les crimes de la mafia. Mais il n'y a pas pour autant de condamnation unanime de la mafia et de ses crimes. En juillet 2017, à Palerme, une stèle dédiée à la mémoire du juge Falcone a été vandalisée. Dans un autre registre, le fait que Roberto Saviano (l'auteur de *Gomorra*, enquête-choc sur l'emprise de la Camorra napolitaine, adaptée au cinéma par Matteo Garrone) soit haï par une partie de la population napolitaine est tout aussi révélateur : les habitants de Naples reprochent à Saviano de salir l'image de leur ville ; ils perpétuent ainsi cette culture du silence chère à la mafia.

Il n'y a pas dans la société italienne de condamnation unanime de la mafia et de ses crimes.





Justice a-t-elle néanmoins été rendue aux victimes de la mafia et à leurs proches ?

Il y a eu de nombreux procès et condamnations. Entre février 1986 et décembre 1987 par exemple, le « maxi-procès » a mené à la condamnation de centaines de mafieux. Mais beaucoup sont toujours en cavale, comme Matteo Messina Demaro, le n°1 de la mafia sicilienne – et l'un des bourreaux de Giuseppe Di Matteo. La justice fait son travail, mais la pieuvre a de très nombreuses têtes : la Sicile compterait environ 5 000 mafieux !

La justice cherche aussi à connaître le degré d'imbrication de la mafia et de l'État italien. Un procès est d'ailleurs en cours pour déterminer si l'État et la mafia ont négocié après les assassinats des juges Falcone et Borsellino. Assassinats dont on se demande toujours qui les a commandités.

Un élément important du processus judiciaire mené contre la mafia est l'apport des repentis, comme le père de Giuseppe Di Matteo. Quelles sont les motivations de ces repentis ?

Elles sont très diverses. L'un des premiers repentis s'appelle Leonardo Vitale. Il a parlé en 1973. Issu d'une famille mafieuse, il a voulu expier ses fautes après une crise mystique. Mais personne n'a voulu le croire, et il a été envoyé dans un asile. La police ne pouvait pas imaginer qu'un mafieux décide de lui livrer des renseignements cruciaux, ni qu'un petit mafieux comme Vitale soit au courant d'informations aussi décisives.

Mais dix ans plus tard, Tommaso Buscetta, un grand chef mafieux et le plus célèbre des repentis, a parlé à son tour, confirmant les informations données par Vitale. En brisant le silence, Buscetta voulait venger les dix membres de sa famille tués par la mafia. Il est ensuite devenu le témoin clé du maxi-procès de 1986-1987. Mais il n'a jamais complètement rejeté la mafia. Il déplorait simplement que la mafia des années 1990 soit devenue trop violente, qu'elle ne

soit plus aussi « bonne » que la mafia historique. C'est d'ailleurs le discours que tenait la majorité des repentis dans les années 1980-1990.

Qu'en est-il de la représentation cinématographique de la mafia ? Correspond-t-elle à la réalité ?

L'Italie produit de très nombreux films sur la mafia. Mais une partie de cette production donne une image biaisée de la mafia, reprenant à son compte les représentations fausses du cinéma américain : une esthétique de la violence, une valorisation de la mafia, l'insistance sur le caractère bienveillant du père de famille mafieux. Autant de problèmes que

l'on retrouve dans *Le Parrain* de Francis Ford Coppola : un très bon film bien sûr, mais je serais presque tentée de dire qu'il s'agit du plus mauvais film jamais réalisé sur la mafia, tant l'image qu'il en propose a nourri le mythe.

Je pense qu'à l'inverse de ce qu'a fait Coppola, le cinéma peut et doit montrer le vrai visage de la mafia. C'est ce que j'ai apprécié dans *Sicilian Ghost Story*, qui va à l'encontre de la mythologie mafieuse. Il montre la mafia dans toute son horreur, elle qui va jusqu'à tuer un enfant pour faire

taire un repentis. Et il n'y a pas d'esthétisation de la violence : assister ainsi à la dégradation physique de Giuseppe pendant ses 779 jours, même par le truchement du cinéma, est une expérience douloureuse.

Comment interprétez-vous le dernier plan : annonce-t-il un espoir pour la Sicile ?

Ce n'est pas l'interprétation que j'en ai. Il faut se rappeler que l'on voit, juste avant, les restes de Giuseppe être jetés dans l'eau dans lac. Le fait que Luna et ses amis se retrouvent eux aussi dans l'eau – cette fois-ci celle de la mer – évoque pour moi l'idée d'une présence poisseuse (les restes de Giuseppe / la mafia) dont il est quasiment impossible de se défaire. ●

Sicilian ghost story montre le vrai visage de la mafia, à l'encontre de la mythologie que le cinéma met habituellement en scène

Activités pour la classe

Discipline	Niveau	Objet d'étude	Compétences
Italien	Cycle Terminal	Formes et lieux de pouvoir Mythes et héros	Compréhension de l'oral Expression orale en continu Expression écrite

Fiches d'activités à télécharger en ligne

Les fiches d'activités sont réservées aux enseignants inscrits sur www.zerodeconduite.net (Inscription libre et gratuite, désinscription rapide). Cliquer sur l'image pour accéder à la fiche.



Fiche d'activités Italien - Avant le film

[Analisi del manifesto et del trailer di «Sicilian ghost story»](#)



Fiche d'activités avant le film

[Sognare per non dimenticare : la memoria delle vittime della mafia](#)



Fiche d'activités Italien

[Analisi della scena «Giuseppe non c'è e tu che fai?»](#)

Organiser une séance scolaire

Pour organiser une séance de cinéma pour vos classes dans la salle de cinéma de votre choix, connectez-vous à Zérodeconduite et remplissez un formulaire de demande de séance.

www.zerodeconduite.net/seances-scolaires

Crédits du dossier

Dossier réalisé par Vital Philippot (Introduction thématique), Philippine Le Bret (entretien avec Clotilde Champeyrache),

Rédaction en chef : Anaïs Clerc-Bedouet, Vital Philippot.
En partenariat avec Jour2fête

Crédits photos du film :
© Jour2fête

